

Un lourd silence troublé par le bruit de la flamme nouvelle d'un briquet. Il la porte à une cigarette pincée entre ses lèvres. Lorsqu'il la replace, on les découvre charnues et bien roses, un peu gercées. On distingue, comme toujours, une barbe naissante sur toute sa mâchoire, bien qu'il se soit rasé ce matin. La peau de cet endroit et au-dessus de ses lèvres était noircie par tous les passages de lames. Ses yeux, foncés et transparents, perçeraient les vôtres avec ardeur. Son teint, chaud et hâlé, se fondait avec les couleurs saturées de la chambre. Il avait la beauté de ceux qui se cognent à la vie.

De ses doigts abîmés et délicats, il retira la cigarette de sa bouche, et souffla, les lèvres entrouvertes, comme attendant que d'autres s'écrasent contre les siennes.

Il fixait si pensif le mur vide, éclairé par une lumière pourpre, il était si rempli de l'esprit, on voyait son regard s'y perdre ; Il s'y perdait comme Iori, qui, tard le soir, regardait avec envie le ciel, allongé à sa gauche, frôlant sans cesse ses mains. Ils n'avaient pas dit un mot, des trois heures qu'ils passèrent à regarder les couleurs du ciel changer après que le soleil ait disparu. Il y eut ce soir-là, certainement plus d'étoiles dans les yeux de Iori que dans la nuit qu'il observait. Quant à lui, ses yeux étaient bien couverts aujourd'hui.

On imaginait cet homme peint sur les tableaux regardés avec le plus de fascination. Or c'était lui, par le geste si profondément humain et envoûtant de sa main qui peignait, qui fascinait.

L'euphorie l'envahissait, quand tard la nuit, sur un air de jazz, le manche du pinceau posé sur le bout de sa langue, son imagination divaguait et s'emmêlait. Drôle de nœud que c'était, comme il aimait défaire celui-ci ! Il écrasa les cendres de son mégot et posa le cendrier sur le bord de sa fenêtre : Il détestait l'odeur du tabac froid.

Le lampadaire qui se tenait devant la fenêtre n'éclairait plus grand-chose. C'était le moment où les chats, tous noirs dans la nuit, sortent d'un pas silencieux, prudent, et effraient les passants. Un coup de tonnerre, résonnant de longues secondes contre les murs de la ville, retentit, et de légères gouttes, puissantes, rompaient le silence en tombant sur le toit mansardé. Lui, fasciné par la manière dont le ciel exprimait sa tristesse avec clarté, passa sa main dehors, et sentit l'eau couler sur le bout de ses doigts. Certaines glissaient sur son avant-bras, chacune à des allures différentes, laissant derrière elles une trace irrégulière humide et brillante. De son index, il retraça délicatement le chemin de la pluie sur sa peau nue et une onde de plaisir le fit frémir un court instant. Ses yeux dérivèrent un instant sur son revolver chargé de trois balles qui trônait sur le côté de la fenêtre.

Il retira son vêtement pour apprécier la caresse du souffle de la nuit sur son torse et ses épaules. Un nouveau frisson parcouru son échine et remonta jusqu'à sa nuque, où il posa la paume de sa main.

N'importe qui aurait aimé la manière dont Ace voyait chaque chose ; c'était mélancolique, renversant, sublime. En effet, il aimait voir le grandiose dans la banalité des choses. Sa silhouette contre le mur semblait danser. Une silhouette irréelle et charnelle. La vérité, c'est qu'il avait commencé à peindre, face à la nuit. Il défiait le noir, par le seul geste de son pinceau sur la toile. Il savait que quand il rejoindrait les étoiles, il serait en retard ; en retard, enivré et insouciant, comme lorsqu'il irait dormir cette nuit. Il s'apercevait dans le miroir, les yeux rouges, comme une braise prête à mourir. Il se dit alors que s'il devait passer par les larmes ce soir, qu'elles fussent amères ou brûlantes, c'était que son art n'en serait que plus beau. Il laissa donc ses émotions rosir ses joues et, déglutissant, un léger sourire au coin des lèvres, il se laissa tomber en arrière, sur ses draps défaits. La chambre se renversait avec lui et la nuit le berça d'un éveil au parfum d'insomnie. Il lui sembla qu'il passa des heures infinies à compter des moutons noirs avant d'être emporté par la fatigue.

A l'heure où les premiers rayons du soleil traversent les fenêtres, les pavés des rues sentaient encore la pluie nocturne. L'orage s'inclinait et dégageait un peu le ciel. Un rayon vagabond traversait la pièce et chauffait son épaule découverte; la lumière révélait les poussières qui virevoltaient. Elles dansaient toutes, lentement, malicieusement, d'autres se baladaient, innocentes et pressées.

Ace ne se réveillait pas à l'aube, mais il ne se réveillait pas non plus lorsque le soleil était à son plus haut point. Comme toujours, les oiseaux chantaient encore lorsqu'il ouvrit les yeux instantanément. Grand rêveur qu'il était, son dernier songe l'avait réveillé en sursaut et la sueur perlait sur son front. Il avait le souffle rauque et profond, ses muscles se contractaient, ses épaules se soulevaient et son poing se serrait. C'était comme sortir de l'eau après une longue apnée. Soulageant, épuisant ; il fallait se réhabituer à la lumière, reprendre son souffle. Finalement, lorsque tout son corps se détendit, il sauta hors du lit pour se rincer le visage. L'eau fraîche le ramena à la raison et il s'appuya sur le bord du lavabo ; ses cheveux humides glissaient sur son visage et couvrait sa vue. Sa respiration se calmait et il fixa son reflet dans le miroir en relevant les yeux. Derrière lui, il voyait Iori, appuyé contre l'encadrement de la porte, avec cet air joyeux et malin qu'il avait toujours. Quand il souriait, ses yeux disparaissaient presque, et ses joues étaient roses, comme s'il avait pris une brise fraîche d'hiver sur le visage. Les bras croisés derrière la tête, il regarda Ace, innocent, en lui demandant : «Un café chaud ou je te colle contre le mur ? J'ai préparé le café il y a plus d'une heure... ». Ace esquissait un sourire. Il repensa à la délicieuse et pêcheresse personne qui se cachait sous ses airs de candeur. Il ferma les yeux en se retournant et, lorsqu'il les rouvrit, Iori avait disparu. Encore. Encore et comme à chaque fois qu'il l'apercevait. Jamais il ne se demandait s'il devenait fou, car la folie n'était pas de vivre ce que d'autres n'ont pas la capacité de croire qu'il soit possible de vivre. Et si c'était le cas, alors sa folie était exquise, merveilleuse, incurable. Elle lui autorisait de le voir, mais surtout, elle lui permettait de l'entendre. Parce que son visage angélique, ses gestes, étaient ancrés dans l'esprit d'Ace : il pouvait le voir quand il le voulait. Mais sa voix, aussi inoubliable soit-elle, il avait besoin de l'entendre ailleurs que dans sa tête. Et de le toucher. Qu'aurait-il donné pour le toucher ne serait-ce qu'une fois de plus? Du dos de sa main gauche, caresser sa joue si douce, et dégager son visage de ses mèches blanches ; De son pouce droit, légèrement étirer sa lèvre inférieure et le ramener vers lui par la nuque pour sentir la chaleur de son corps ; Poser sa main fraîche sur son cœur et admirer la chair de poule recouvrir son torse.

Dans un long et profond soupir, Ace éteignit la lumière, et partit à la cuisine, se faire couler un café brûlant. L'odeur du café moulu chauffé envahit et berça la pièce. La brûlure de la tasse entre ses mains l'enchantait. Il regardait les passants défiler dans la rue. Un homme, brun, vêtu d'un long manteau, attira son œil. Il avait le pas nettement plus rapide que celui des autres, il en courrait presque; Ace songea d'abord qu'il était en retard pour prendre son métro ou bien qu'il sentait une nouvelle pluie arriver et qu'il avait oublié son parapluie. Il le vit alors ralentir alors et s'arrêter aux cotés d'une femme qui se retourna, surprise. Oh... Il l'aurait deviné dès le début s'il avait d'abord vu la femme. Elle portait une longue jupe à fleurs marrons et un large chemisier blanc crème. Ses cheveux, en carré long, étaient ondulés et tombaient sur ses épaules. Ravissante. Comme chaque femme qu'il croisait. L'homme lui parla et son interlocutrice haussa les yeux, avant de lui sourire et d'écrire sur un papier qu'elle lui tendit. Ace détourna les yeux et décida de ne pas se mêler de la suite. Comme chaque scènes banales auxquelles il assistait, il avait admiré celle-ci comme il admirait la pluie couler sur les vitres. Au cinéma et au théâtre il préférait la réalité et la spontanéité du quotidien. Il prit donc le soin de laisser un fond de café dans sa tasse et fit de cette rencontre un dessin doré sur un large feuille de papier.

Il était 19h lorsque Ace se pressa de sortir de chez lui pour acheter du café avant la fermeture de la boutique. L'escargot d'or, échoppe rustique au coin de la rue, toujours en bazar et peu fréquentée : qu'il était agréable de s'y rendre. En arrivant, il vit à la place d'Edgard, qui dirigeait l'endroit depuis toujours, un homme qui paraissait soixantenaire, au visage épuisé. Il ne put entrer. L'entrée était barrée par un étalage rempli de toutes sortes de produits : vieux rhums ambrés et bruns, divers chocolats amers, fourrés ou simples, miel, grains de cafés entier, piments thaï, noix et pistaches sous coques : tout

le magasin bloquait la porte. Deux clients faisait la queue et l'homme dans le magasin faisait des allez-retours incessants. Il délirait et parlait aux clients en chantant :

« Bonsoir Madame ! Que puis-je vous servir ? Vite vite, si vous ne savez pas, je choisis pour vous ! Allons bon... Vous voulez du café ? Non ? Allez je vous offre deux-cents grammes de café. Arabica ? Le voulez-vous moulu ? Non, c'est parfait, je n'avais pas envie de moudre. Si, si c'est cadeau prenez ! Tenez, des boules de chocolats en plus. Goûtez goûtez ! Tendre au début et amère à la fin. Allez allez, bonne soirée, prenez soin de vous, prenez soin de ce dont vous pouvez ! ».

Sonnée, la femme n'avait pu placer une phrase complète. Elle s'en alla, le visage troublé, son café et ses chocolats à la main. Ace observait le spectacle avec fascination. Depuis combien de temps cet homme travaillait-il ici ? Pourquoi Edgard avait laissé toutes ses responsabilités à un farfrelu ? Mais que lui arrivait-il ? Il lui sembla que l'individu n'était, pour sûr, pas dans son état normal. Le second client le tira de son instant de réflexion lorsqu'il demanda, amusé : « Alors Monsieur ! Vous bradez votre café ? »

Surpris par cet intéressement soudain, le vendeur leva les bras au ciel et répondit :

« - Ah bon dieu ! Je vous fais une confidence : on m'a demandé de ranger la boutique ; c'est à moi de faire ça vous pensez ? Peut-être à vrai dire. En tout cas, pour ranger, rien de mieux que le vide, et pour vider, on donne !

- C'est une conclusion relativement correcte. Vous avez du chocolat chaud ? »

Ace écarquilla les yeux. Comment cet homme pouvait-il ne pas chercher à en savoir plus ? Il manquait bien des éléments à cette histoire ? Ah ! Sa curiosité finirait par faire de lui un fou d'asile ! Bon sang, cet homme délirait et offrait son café à deux-cent-cinquante euros le kilogramme !

« - Mon pauvre Monsieur, la machine à chocolat est en panne. Mais tant que vous y êtes, je peux vous faire un bon café ! Laissez moi réfléchir... Saint-Hélène ! Avec un bon arrière-goût de caramel !

- Allez pour un Saint-Hélène. Je vous prendrais du thé blanc avec cela. »

Lorsque son tour vint, Ace resta bloqué. Il ne pu cerner l'homme d'un simple regard comme il avait l'habitude et le talent de le faire.

« - C'était sérieux ? », interrogea l'homme de boutique.

S'il s'attendait à cela ! Éberlué, il trouva simplement à demander :

- Pardon ?

- Ahah la belle affaire ! Ton visage est couvert des marques que laisse la douleur. Alors, c'était sérieux ? »

Inspectant son visage du bout de ses doigts, Ace répondit d'une voix basse, à peine audible, comme si c'était le plus grand secret du monde :

« - Si tu savais.

- Elle t'aimait alors ?

- Il, et ce n'est pas révolu.

- S'il t'aime, pourquoi il est parti ?

- J'aurais plutôt demandé pourquoi je ne l'ai pas suivi.

- Dis-moi.

- Je voulais défier la vie. Et la goûter sans lui en pensant y trouver quelques nouvelles saveurs.

- Et alors ?

- C'est foutrement fade.

Il marqua une pause. Il se rappela à quel point il aimait toucher les grains de café dans les sacs de toiles. Comment il aimait voir la couleur rouge s'étaler sur ses toiles. Il se souvint de sa passion pour les jambes des femmes se pressant dans la rue : une danse envoûtante et hypnotisante. Il aime sentir l'odeur du chocolat et des oranges confites émanant du magasin voisin ; Sentir l'eau couler sur ses épaules ; voir la pluie tomber en brume à la lumière de la lune. Non, ce n'était pas si fade, c'était même beau. Oh, il aurait aimé admirer cette beauté avec Iori.

« - Tu sais, c'est vide ici, dit-il en touchant sa poitrine, alors pourquoi c'est si lourd ? C'est lourd, comme l'atmosphère juste avant un orage d'été. De temps en temps ça brûle aussi. Parfois c'est dans le ventre. Il y a les gens qui disent avoir des papillons dans le ventre quand ils sont amoureux. Moi, je trouverais ça désagréable des bestioles grouillant dans mon estomac. Alors c'est peut-être pour ça, que penser à lui m'angoisse tant.

- Alors qu'est-ce que tu cherches dans ta prochaine relation ?

- Il est ma relation.

- Si t'es tant en manque, t'as pensé à payer pour de l'amour ?

- Je peux me toucher seul mon vieux. J'ai besoin de lui pour toucher mon âme.

- Crétin. Bon sang mais retrouve-le ; Si ça te rend heureux, ça n'a pas besoin d'être rationnel. Si tu en avais le courage, quelqu'un prendrait ta main. Il t'emmènerais à lui, et serait l'origine de ton bonheur.

- Quelqu'un ? Quelque chose comme un ange ?

- J'en sais rien. Quelque chose qui serait la racine d'un renouveau. Quelque chose qui te ferait sentir vivant même si t'étais là-haut. Comme je te l'ai dit : l'origine d'une extase, de ravissements et gaieté dont tu as dû oublié les délices et la douceur.

- Impossible. J'ai encore trop de vies à encre sur mes toiles, trop de thés à goûter, trop d'endroits où marcher.

- Seul ? »

Seul ? Ce mot n'avait pas autant résonné dans sa tête depuis longtemps. La dernière fois c'était lui qui l'avait prononcé. Ce jour-là, il en rêvait chaque nuit.

Son disque tournait et la musique dansait dans la pièce. Iori allait venir passer quelques nuits à ses côtés après sa dernière tournée d'automne. Il avait si hâte de l'entendre rejouer de son violoncelle. Il lui en jouait si rarement, et lui offrait quelques morceaux seulement pour s'excuser d'une longue absence. Il s'activait à faire des biscuits au caramel comme ils les aimaient tant tous les deux. Ils avaient toujours rêvé l'un et l'autre d'ouvrir un salon où Ace vendrait ses biscuits et ses mélanges de thés originaux. Il y confectionnerait tous les jours des gingembres au chocolat et des pains aux figues. Iori y jouerait ses plus beaux morceaux, et ceux qui seraient assis au bord de tables en bois, même les plus fidèles, tomberaient amoureux de ses mains délicates. Ace se régalerait non pas de pâtisseries mais de ses mélodies. Perdu dans ses pensées, il avait laissé les biscuits cuire trop longtemps, lorsque Madame Tenshi, voisine du rez-de-chaussé, rentra sans frapper, les yeux affolés et les lèvres lourdes d'aveux.

Quand Ace arriva en bas de l'immeuble, la respiration abîmée et saccadé, le corps de Iori, assis et meurtri reposait sur le parvis de la porte. Le regard vide, et avec toute la délicatesse dont il pouvait faire preuve, il le souleva sans un mot. Madame Tenshi, sûre de l'avoir entendu hoqueter tout bas, comme si ce fut une honte, ne le suivit pas.

Ace le posa sur le lit, convaincu que cette fois, Iori n'accepterait pas de se battre pour qui il est. Trop de fois, il s'était fait agressé pour l'aimer lui. Trop de fois son corps s'en était remis. Trop de fois, Ace se sentit coupable. Ce soir, et avec la plus grande amertume, Il réalisa que les anges ne lui rendrait pas Iori cette fois. Les anges. Ace croyait aux anges aussi fort qu'il croit à son amour pour Iori. Aurait-ce été plus simple si ce soir, ils n'avaient pas permis à Iori de prononcer ces quelques mots ?:

« - Ace. Si on ne se reparle plus jamais, souviens-toi que je t'aime.

- Crétin... Tu me dis je t'aime comme si c'était la dernière fois que tu le disais. Et je t'écrirais une lettre si je n'ai plus le droit de te parler, répondit-il en gardant sa tête baissée.

- J'aime bien quand tu m'écris des lettres.

- Tu vas me laisser seul ? »

Il resta la tête basse, les yeux rivés sur ses propres mains. Était-ce par manque de courage qu'il n'osait fixer Iori ? Comme il aimait admirer ses yeux clairs... Si clairs et on ne voyait pourtant pas son âme. Il

fallait l'aimer pour la voir et la comprendre. Si lui n'avait plus la force de relever le menton, Iori souleva sa tête, non sans difficultés. Il trouva même à lui sourire :

« - Je partirais plus facilement si tu me regardes. »

Dans un rictus, il répondit instantanément :

« - Tu vas pas me laisser seul, dit...

- Te fou pas de moi, on dirait un fin de ces films d'amour un peu ridicules qu'on allait voir pour s'marrer.

- Ça fonctionnait bien dans le film. Celui qui voulait partir revient toujours à la fin.

- C'est toujours une femme et un mec, jamais des gays. Y'a des gays que au lycée dans les films.

- Tu sais que t'aurais été nulle comme nana

- Quelle chance d'avoir eu de quoi te satisfaire alors.

- C'était qui, Iori ?

- Oh. Les gars toujours alcoolisé les soirs de semaines qui traînent au Applepie. Avec celui que t'avais frappé avec une bouteille une fois. Ils étaient plus bourrés que d'habitude cette fois ; les tue pas, on se retrouvera pas là-haut sinon.»

Il caressa son visage. Ace baissa les yeux une nouvelle fois. Et la main de Iori glissa. Un silence plana. Les gâteaux brûlaient. Ses yeux encore plus. La musique avait arrêté de battre. Son cœur aussi. Ace hurla. D'habitude si calme, il cru cracher du sang tant ses cris déchirèrent sa gorge. Il le serra plus fort que ce que son corps en vie n'aurait pu supporter. Iori était comme un ange tombé du ciel, tombé dans ses bras, puis tombé amoureux. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'un jour il ne se relèverait plus.

L'homme lui tendit une bouteille. En la prenant, Ace se fit la réflexion qu'il avait de douces et propres mains, très belles pour quelqu'un de son âge. Il repartit, silencieux. Sans café, mais avec un rhum brun qui dégageait la délicieuse odeur de l'euphorie. Il se dit que c'était un triste jour, pas une triste vie. Le rhum l'enchantait mais lui hurlait que Iori n'était plus là. Ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête et sa langue piquait douloureusement. Il titubait au bord de flaques d'eau, éclairé par quelques lampadaires qui fonctionnaient correctement. Ce soir, il était ce chat qui apeurait les passants. Il rigola en voyant son reflet dans la vitrine d'un horloger et imaginait Iori rire sur son épaule en voyant cette pendule en forme de grenouille. Un vent frais se levait et traversait son pull. Rentré en vitesse chez lui, les pommettes mouillées et les poumons froids, il se jeta à sa fenêtre pour vérifier que personne ne l'avait suivi. D'un geste sec, il pointa son revolver sur la rue encore vivante. Puis il braqua le bout sur sa tempe. Il ne délirait pas, il en était convaincu. En réalité, il savait même parfaitement ce qu'il faisait. Il n'avait juste jamais osé. L'alcool lui avait seulement donné ce courage dont il manquait tant. Plus d'hésitation. Plus de solitude . Un nouvelle fois, il pensa aux toiles qu'ils n'avaient pas terminé. Peu importe. Plus aucune n'avaient de sens. Il se souvint que ce serait bientôt la saison des rosées printanière ; et l'idée l'enchantait à peine. Il ne fut pas utile de penser à Iori, car il y pensait chaque seconde. Soudain, il accepta même qu'il n'y eu aucun de ses fantasmes après la mort. C'était l'expérience la plus exceptionnelle qu'il pouvait faire. De l'index avec lequel il pointait habituellement les étoiles, il poussa la détente.

Une odeur de sucre chaud

Un air de musique en échos

Un homme en blanc lui pris la main.

Comme les siennes étaient douces...

La femme à la jupe fleurie repassa un matin, l'homme à ses côtés. Elle leva les yeux sur un immeuble où des dizaines de mésanges étaient posés et chantaient doucement. Aveuglée par un rayon de soleil, elle dit :

«- Regarde Isaac, le printemps est en avance.

- Un signe du printemps, là où je t'ai trouvé ; quelle belle coïncidence.

- Qui est à l'origine de notre rencontre penses-tu ? Ce hasard si mystérieux ou une bénédiction inexplicable?

- J'aime croire qu'un ange nous observait. »